



MAXIME LANDRY

*Tout mon temps
pour toi*

Libre  Expression

Tout mon temps
pour toi

Du même auteur

Journal d'un disparu, Libre Expression, 2015.

MAXIME LANDRY

Tout mon temps
pour toi

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

PRÉFACE

Selon *Wikipédia*, un sablier est un instrument qui permet de mesurer un intervalle de temps par un écoulement de sable, ou d'une autre matière solide réduite en poudre, à l'intérieur d'un récipient transparent.

À l'origine, il était constitué de deux bulbes (ou ampoules de verre) placés l'un sur l'autre et reliés par un tuyau fin. Les progrès du soufflage de verre ont permis par la suite de les réaliser d'une seule pièce. Le bulbe rempli de sable fin, ou d'un corps similaire, est placé en haut et, par l'effet de la gravité, le sable s'écoule lentement d'un compartiment à l'autre. Une fois que tout le sable s'est écoulé dans le bulbe du bas, on peut retourner le sablier pour recommencer.

Autrefois, il était utilisé sur les bateaux pour mesurer le temps, par demi-heure. Les marins, pour abréger leur quart, retournaient l'ampoule avant qu'elle ne soit complètement vide. Ils « mangeaient du sable », selon une expression proverbiale de l'époque.

Selon *Larousse*, un sablier est aussi un petit récipient contenant le sable fin qu'on répandait jadis sur les écrits qu'on voulait sécher, figer dans le temps.

Moi, je l'utilise pour calculer le temps qu'il nous reste...

Déjà 14h55. Le temps file à toute allure. Le sang qui circule dans mes veines s'active. J'essaie de garder mon calme, malgré toute l'effervescence d'un vendredi après-midi.

Patricia a complètement perdu le contrôle du téléphone de la réception. Il ne cesse de sonner.

Moi, je ne l'entends plus. Mon oreille s'est habituée au son strident qu'il projette sur l'étage.

La seule chose qui me dérange en ce moment, c'est le son aliénant de sa voix ! Il est insupportable. Presque autant que cette odeur fétide de poisson qui embaume mes locaux depuis ce midi. J'ai pourtant averti tout le monde de s'abstenir d'emporter de tels plats pour dîner. Qui a osé enfreindre la règle ?

Je ferai semblant que je n'ai rien remarqué, encore une fois...

Mon cœur bat à tout rompre. Une bonne centaine de battements à la minute. Mon médecin m'a dit qu'il ne fallait pas m'énerver, que ce n'était pas bon pour moi. En prenant de grandes

respirations, je me répète inlassablement que tout va bien.

Autour de moi, plus personne ne bouge. Pour seul mouvement, les aiguilles qui poursuivent leur course folle sur l'imposante horloge ornant le mur du fond de mon bureau. Je me concentre sur celle-ci. J'entends chaque claquement que fait l'aiguille en parcourant les secondes. Le cadran indique 12 h 32 alors qu'on est en fin d'après-midi. Personne ne s'est jamais donné la peine de décrocher la gigantesque horloge de son trône pour la remettre à la bonne heure. À quoi peut-elle bien servir si elle n'est même pas capable de me situer dans le temps ? Je ne peux pas m'y fier. Elle me ment en pleine face sans vergogne et je n'aime pas qu'on me mente. Bien que je ne dise pas toute la vérité, rien que la vérité, moi non plus. Même avec la main sur la Bible et un fusil sur la tempe, je crois que je trouverais le moyen de me faufiler. Surtout quand il s'agit de toi. C'est mon secret et je l'emporterai dans cette tombe que je creuse moi-même à force de courir face contre vent. Tout ce stress va finir par me tuer.

L'intensité de la situation dans laquelle je me trouve a fait grisonner mes cheveux prématurément. Celui que je croise dans la glace chaque matin a bien changé depuis que je t'ai dans la peau.

Tu me dis que je suis encore dans la fleur de l'âge. Tu n'as aucune idée. Tu continues de prendre ton temps. Tu me fais mijoter à ton gré.

Dans la froideur et l'immensité de mon bureau au centre-ville de Montréal, je me dépêche. Si je rate encore le rendez-vous que tu m'as donné, ce ne sera pas sans conséquence.

Je tremble tel un toxicomane qui a besoin de sa dose. Mon corps est en carence de toi.

La semaine dernière, j'étais en retard. J'ai bien peur que tu te venges cette semaine en m'infligeant le pire châtement qui soit : ton absence.

Ce n'était pourtant pas ma faute.

C'est Lucas, le nouveau. Il travaille pour moi depuis seulement un mois et il commence déjà à me poser des problèmes. Je n'en peux plus de voir ses grands yeux abêtis me regarder alors que je lui explique le fonctionnement du télécopieur.

Ce matin encore, il a renversé son café sur une pile de documents que j'avais mis des semaines à remplir. Comme si j'avais le temps de faire mon travail en double.

Malgré tout, je ne veux pas m'en débarrasser. Il a quelque chose de sympathique ! Et je suis forcé d'admettre que je décèle en lui un certain potentiel. Sinon, je ne l'aurais pas engagé.

Au fait, on prononce « LOUCASSE », même s'il n'a rien d'exotique. Pas d'accent ou de teint basané. Juste une drôle de manière de prononcer son prénom. Peut-être qu'il a été conçu lors de la lune de miel en Jamaïque de ses deux parents québécois, imbibés d'alcool.

Peut-être est-il le résultat d'un soir d'excès de tequila au Mexique. Je n'en sais rien.

Quoi qu'il en soit, après plus de trente ans au sein de cette déprimante firme comptable, j'endure.

Lucas Rodrigues.

Si seulement on avait prononcé *Loucâsse Rodrrri-guèz*, il aurait eu des raisons de ne rien comprendre au français. Mais non. On ne prononce pas le S à la fin de Rodrigues.

Il veut ma peau, je crois, « LOUCÂSSE ».

Pendant ce temps, moi, je veux la tienne, ta peau. Je n'ai que cela en tête. Même si je ne l'ai jamais goûtée, touchée ou simplement vue. Tout comme je n'ai jamais entendu le son de ta voix, d'ailleurs. Je me plais à l'imaginer douce et belle comme un matin d'été.

Le temps s'enfuit, mais le désir reste. Le sable s'écoule toujours trop rapidement dans le conduit du sablier que j'ai déposé juste à côté de mon écran d'ordinateur, au moment où cette folie a commencé. Je l'ai acheté chez un antiquaire. Le vieillard m'a garanti que ses petits grains de sable comptaient quarante-cinq minutes exactement. J'ai du mal à y croire. J'ai payé une petite fortune pour de la poussière de cailloux qui n'est même pas foutue de me donner l'heure juste. Chaque fois, le temps s'égrène à toute allure. C'est un objet de collection, d'une valeur inestimable. Je ne peux pas le retourner d'où il vient. Pas tout de suite.

Chaque chose en son temps, m'a dit le vieux fou.

Ce sablier est devenu un outil de travail d'une importance capitale. Au même titre que ces

calculatrices et ces documents qui traînent sur mon bureau en permanence, pour faire croire que je besogne un peu.

Tranquillement, le soleil se cache derrière l'immeuble d'en face. Fini le temps où je pouvais le contempler dans sa descente. Maintenant, tout ce que j'aperçois, c'est une pile de feuilles remplies de chiffres et de colonnes qui me flanquent la migraine.

Des tours gigantesques ont poussé à un rythme fou et pris la place du grand parc qui se trouvait de l'autre côté de la rue. Quand le soir tombe et que je suis encore au travail, je ne vois plus que les néons de l'édifice voisin.

Les murs beiges qui m'entourent me donnent le goût de vomir.

Rien n'a changé depuis mon stage en comptabilité dans ce cabinet qui s'appelait à l'époque «Jean-Claude et fils, firme comptable».

J'ai quitté la résidence familiale à dix-sept ans, direction Toronto, pour étudier la fiscalité. Tout était déjà clair dans ma tête. J'ai travaillé sans relâche, le jour comme la nuit, pour revenir le plus vite possible à Montréal et retrouver ma mère, que j'avais laissée seule dans notre grande maison, le cœur brisé. Diplôme en main, j'ai profité des quelques dernières semaines de ma vie encore dépourvue de responsabilité majeure. Puis, j'ai trouvé un emploi qui allait me permettre de rembourser mes dettes d'études et d'aider ma mère à payer les comptes qui s'accumulaient. Son petit

salaire de crève-la-faim n'était plus suffisant pour subvenir à nos besoins. Je devais voler de mes propres ailes.

Ce jour-là, j'ai déniché un emploi au sein de « Jean-Claude et fils, firme comptable ». Jean-Claude a vu en moi un grand potentiel. Il m'aimait bien, je crois. Lui et sa femme, Brigitte, m'invitaient souvent dans leur somptueuse demeure de Westmount. Cela changeait du quartier où je demeurais. Je n'étais pas habitué à cette vie remplie d'extravagances. De nombreux soupers bien arrosés suivis d'onéreuses parties de poker se déroulaient chaque semaine dans leur sous-sol, juste à côté de leur cave à vins d'une valeur d'environ trois cent cinquante mille dollars, paradis des alcooliques. Moi, je ne possédais rien d'autre qu'une vieille voiture de deux cents dollars que je m'étais empressé d'acheter avec ma toute première paye.

Jean-Claude a toujours eu envers moi une confiance aveugle. Si bien qu'il n'a jamais su pour Brigitte et moi, et il ne le saura jamais. Pourtant, ce n'est pas arrivé qu'une seule fois. On a même fait l'amour à côté de lui, sur son sofa de cuir, un soir où il s'était endormi, saturé d'alcool.

Brigitte était une femme magnifique. C'est elle qui m'a fait découvrir les plaisirs de la chair. Je n'avais eu que quelques petites aventures avant elle. Rien de vraiment concluant.

Elle devait avoir vingt ans de plus que moi. Je crois qu'elle en avait assez de son mari depuis un

bon moment, mais l'ampleur de son compte de banque la motivait à rester. Elle disait qu'il buvait trop et qu'il ne faisait que travailler. Sans doute pour rembourser les petites fortunes qu'il perdait aux cartes.

Il n'était pas à jeun le soir de son accident. On se demande encore si cela en est un, d'ailleurs. Certains ont cru au suicide. Les policiers ont quand même gardé ce détail sous silence pour ne pas détruire sa réputation. Comble de l'ironie, il est entré de plein fouet dans le mur de béton d'une taverne miteuse. L'alcool l'aura conduit six pieds sous terre.

J'ai porté son cercueil jusqu'à la fosse et accompagné la veuve dans son deuil.

L'héritage fut un peu moins généreux que prévu, au bout du compte. Brigitte a reçu un appel du comptable de Jean-Claude quelques semaines après les obsèques. Les cartes de crédit du défunt étaient pleines et ses comptes bancaires, vides. Il venait de réhypothéquer sa maison pour payer ses dettes de jeu. L'abonné aux tables de black-jack aura perdu son combat contre la dame de pique.

N'écoutant que mon grand cœur, j'ai aidé Patrick et Olivier, ses deux jeunes héritiers, à prendre les rênes de l'entreprise familiale qu'il avait bâtie de ses mains, me déculpabilisant un peu d'avoir cocufié le pauvre homme qui m'avait servi de patron et à eux, de père.

Bien des années plus tard, je suis encore ici, à courir après le temps. Je ne compte même plus le

nombre de messages de clients insatisfaits que j'ai reçus cette semaine. Je sais que tous ces dossiers qui traînent sur mon bureau devraient déjà être réglés depuis des mois, mais je n'ai pas la force de faire quoi que ce soit. Je refuse l'aide qu'on m'offre. Je ne veux personne dans mon bureau.

J'ai interdit au concierge de l'établissement de bouger ne serait-ce qu'un objet se trouvant sur la surface chargée de ma table de travail. Même si les taches d'encre noire ont très vite pris le dessus sur sa couleur acajou, défense d'en approcher à moins de deux mètres. Je ferai installer du barbelé s'il le faut. Ce bureau, c'est mon antre, mon jardin secret.

Je sens ma chemise s'humidifier juste à imaginer le temps que je perds à essayer de faire comprendre à « Loucâsse » comment imprimer ses foutus documents avec l'imprimante de la réception. Pourtant, il devrait déjà être en direction de la réunion hebdomadaire qui enferme et abrutit tout un étage de comptables autour d'une même grande table en chêne massif tous les vendredis après-midi pendant quarante-cinq minutes, ce qui me permet d'être seul.

Seul avec toi...

Il y a des avantages à trôner au même endroit pendant plus de la moitié de sa vie. Je peux m'épargner les réunions ennuyantes.

Moi, Greg – pour Grégoire –, je n'ai besoin que d'un petit compte rendu à la fin de la séance. Cela

me suffit ! Je suis président-directeur général de la compagnie et le mot « associé » ne désigne plus personne d'autre que moi depuis un bon moment déjà. C'est simplement que « Porter and only Porter », cela sonnait moins bien. Un peu trop prétentieux. Il ne m'aura fallu que deux ans pour venir à bout des garçons de Jean-Claude. Maintenant, c'est moi, le patron. C'est moi qui décide de tout. Mon cabinet est devenu une véritable institution dans le domaine. Pourquoi est-ce que je continue à venir au bureau chaque jour ? Pourquoi est-ce que je travaille si tard, même le vendredi soir, malgré mes millions ? Par souci de professionnalisme, voyons !

Chez Porter & associé, c'est primordial.

Notre devise : « Laissez-nous compter pour vous, vous pouvez compter sur nous. »

Bon... Entre nous, la seule raison valable à mon assiduité professionnelle, c'est toi.

Enfin, la tête débordante des informations que je me suis empressé de lui balancer en pleine tronche pour qu'il me fiche la paix, l'importé des îles paradisiaques – l'Île-des-Sœurs, plus précisément – rejoint gentiment les troupes en salle de conférences.

Je n'ai que trois minutes de retard. Le temps m'a paru tellement plus long. Que cela me serve de leçon. Vendredi prochain, si je vois Lucas faire deux pas dans ma direction juste avant 15 heures, j'en finirai avec lui une bonne fois pour toutes.

Le temps file, je devrai bien calculer. J'y suis habitué, c'est mon métier. Mais avec toi, c'est différent. Tu bouscules tout ce qui se trouve dans le périmètre restreint de mon cerveau. Le temps s'arrête. Je cherche frénétiquement la manette qui contrôle les immenses toiles qui rendent opaques les fenêtres de mon bureau.

Je m'énerve.

Je n'avais aucun souvenir de l'avoir posée sur un de mes classeurs.

D'une seule pression sur le bouton inférieur, je me coupe du monde extérieur. Au fur et à mesure que la noirceur s'installe, un sentiment de bien-être m'envahit.

Il me faudra terminer un peu avant le sablier que je m'empresse de retourner en faisant bien attention de ne pas le laisser échapper. La poussière qu'il contient vaut une petite fortune pour moi. J'en prends soin comme s'il s'agissait des cendres d'un membre de ma famille.

Je regarde une dernière fois autour de moi, tandis que quelques gouttes de sueur tombent sur mon clavier d'ordinateur. Je m'enfonce confortablement dans mon fauteuil. Je me prépare à affronter le raz-de-marée. Mon cœur me supplie d'arrêter, mais je ne peux pas. La peur de me faire prendre, mêlée à l'excitation que cela me procure, est si intense que je m'empêche de respirer pendant d'interminables secondes. Mes lèvres virent tranquillement au bleu.

Les doigts tremblants comme des feuilles en automne, j'entre le nom d'utilisateur et le mot de passe qui me rapproche de toi. Je te retrouve. Juste à côté de ton pseudo-nom, j'aperçois un minuscule point vert s'illuminer, signe que tu es en ligne.

Lucas est sauf... Il pourra rester en vie encore un peu...

Le temps s'accélère. Il double la cadence. Tu m'emmènes dans des endroits où je ne pensais jamais aller un jour. Un aller simple vers l'infini. Je n'ai jamais rien vécu de semblable.

Tu me fais rire. Je m'esclaffe. Je m'abreuve à tes mots. Tu écris dans un français impeccable. Même sans te voir, je te trouve sexy. J'attends tes réponses avec un petit sourire en coin. Je mordille le bout d'un crayon avec fébrilité. Je suis presque à bout de sable.

Malgré ma volonté, je retombe sur terre lorsque le sable amoncelé dans le compartiment inférieur du sablier m'annonce la fin de notre entretien. Juste après t'avoir fait un dernier au revoir pour cette semaine, au moment de poser ma main agitée sur mon ordinateur pour le refermer, je reçois un dernier petit message, très court, mais qui vaut bien les quelques minutes qu'on vient de passer ensemble.

514-555-4238

D'un seul coup, je m'écrase au fond de ma chaise, la main sur le cœur.

Je ne sais trop qu'en faire... Est-ce la fin de nos échanges virtuels? Le côté rationnel en moi me dit que je suis en train de faire une belle connerie.

Pendant deux minutes, je fixe mon téléphone cellulaire sur mon bureau, juste à côté de mon ordinateur. Avec la fougue d'un adolescent, je l'empoigne et j'ouvre l'onglet contact en me disant que, de toute façon, même si je t'envoie mon numéro, cela ne veut pas dire que tu m'écriras... Alors, ton contact se perdra parmi la mer de numéros de téléphone de clients que j'ai accumulés au fil des années et personne n'en saura rien.

Je balance entre la raison et la folie. Je crois que je ne suis plus apte à prendre des décisions éclairées en fin de journée.

Au diable!

Numéro de téléphone: 514-555-4238

Nom: _____

Je ne le connais même pas... Je ne peux pas utiliser ton pseudonyme non plus. Il est un peu trop suggestif, je risque de me faire prendre. Recevoir des messages d'une certaine Honey45, ce n'est pas très professionnel. Je dois trouver mieux.

Nom: Patricia

C'est le nom de ma réceptionniste. C'est logique que j'aie son numéro de téléphone dans mes contacts.

Sans se douter de rien, mes employés sortent de la salle de conférences, les fenêtres de mon bureau laissent de nouveau passer la lumière et le temps redevient le temps.



Moi : Maintenant, tu as mon numéro !
Jamais en soirée STP! xxx

Patricia : Promis !



Depuis maintenant une heure, la voiture m'attend en bas, devant la porte de l'édifice de mon bureau. Je veux bien faire le plus vite possible, mais un départ comme celui-là, ça se prépare. Rien ne doit être laissé au hasard. Je dois m'assurer que tous mes employés sont capables de fonctionner pendant mon absence. Je fais le tour de mon cabinet une dernière fois pour saluer tout le monde.

Ça y est, c'est l'heure.

J'appuie sur le bouton de l'ascenseur, je respire un grand coup et me retourne en m'appuyant contre le mur en l'attendant. La cloche signifiant son arrivée me fait sursauter. J'y entre maladroitement, les bras chargés de valises.

L'ascenseur qui dévale les douze étages me procure une sensation de montagnes russes.

Gérard m'accueille, le coffre de sa voiture grand ouvert et le sourire aux lèvres, malgré mon retard.

— *Bonjour, Gérard, pardonnez-moi pour l'attente.*

— *J'ai tout mon temps, monsieur.*

Il m'aide à hisser mes valises dans le coffre et m'ouvre la portière, courtoisement.

On ne se dit pas un mot pendant le trajet, mais il me connaît bien et depuis longtemps. Par un simple coup d'œil au rétroviseur, il ressent toute la fébrilité qui bouillonne en moi depuis notre départ. Tandis que nous sommes arrêtés à un feu rouge, mon corps s'active. Je m'impatiente. Je m'étais pourtant promis de rester calme même si je savais bien que j'allais devoir me faire violence. Malgré ma hâte, il respecte le code de la route. Quand le feu vire au vert, la tempête retombe pour quelques kilomètres puis reprend de plus belle lorsque nous arrivons devant ta maison. Le plus rapidement possible, Gérard fait le tour de la voiture pour m'ouvrir la portière. Il arrive trop tard. Je suis déjà dehors, à t'attendre. Depuis le temps que j'en rêve, je ne veux pas manquer une seconde de ce que je m'apprête à vivre.

« LE TEMPS S'ENFUIT, MAIS LE DÉSIR RESTE. LE SABLE S'ÉCOULE TOUJOURS TROP RAPIDEMENT DANS LE CONDUIT DU SABLIER QUE J'AI DÉPOSÉ JUSTE À CÔTÉ DE MON ÉCRAN D'ORDINATEUR, AU MOMENT OÙ CETTE FOLIE A COMMENCÉ. »

Grégoire Porter, PDG d'une importante firme comptable de Montréal, est un homme d'affaires aguerri, un multimillionnaire pour qui le temps est devenu une véritable obsession. Il aimerait pouvoir l'arrêter. En quête d'un bien-être absolu, il mène une double vie, se croyant un peu plus près du bonheur chaque jour. Malheureusement, celui-ci se cache rarement là où on le croit. Greg devra regarder avec les yeux du cœur s'il veut réussir à le trouver.

Mais le temps passe...

Après le succès de son premier livre, *Journal d'un disparu*, le grand gagnant de *Star Académie* 2009 et auteur-compositeur-interprète passionné de musique Maxime Landry signe son deuxième roman. Depuis 2009, il a fait paraître quatre albums à succès, récoltant au passage cinq Félix, dont celui d'album de l'année au Gala de l'ADISQ en 2015.

